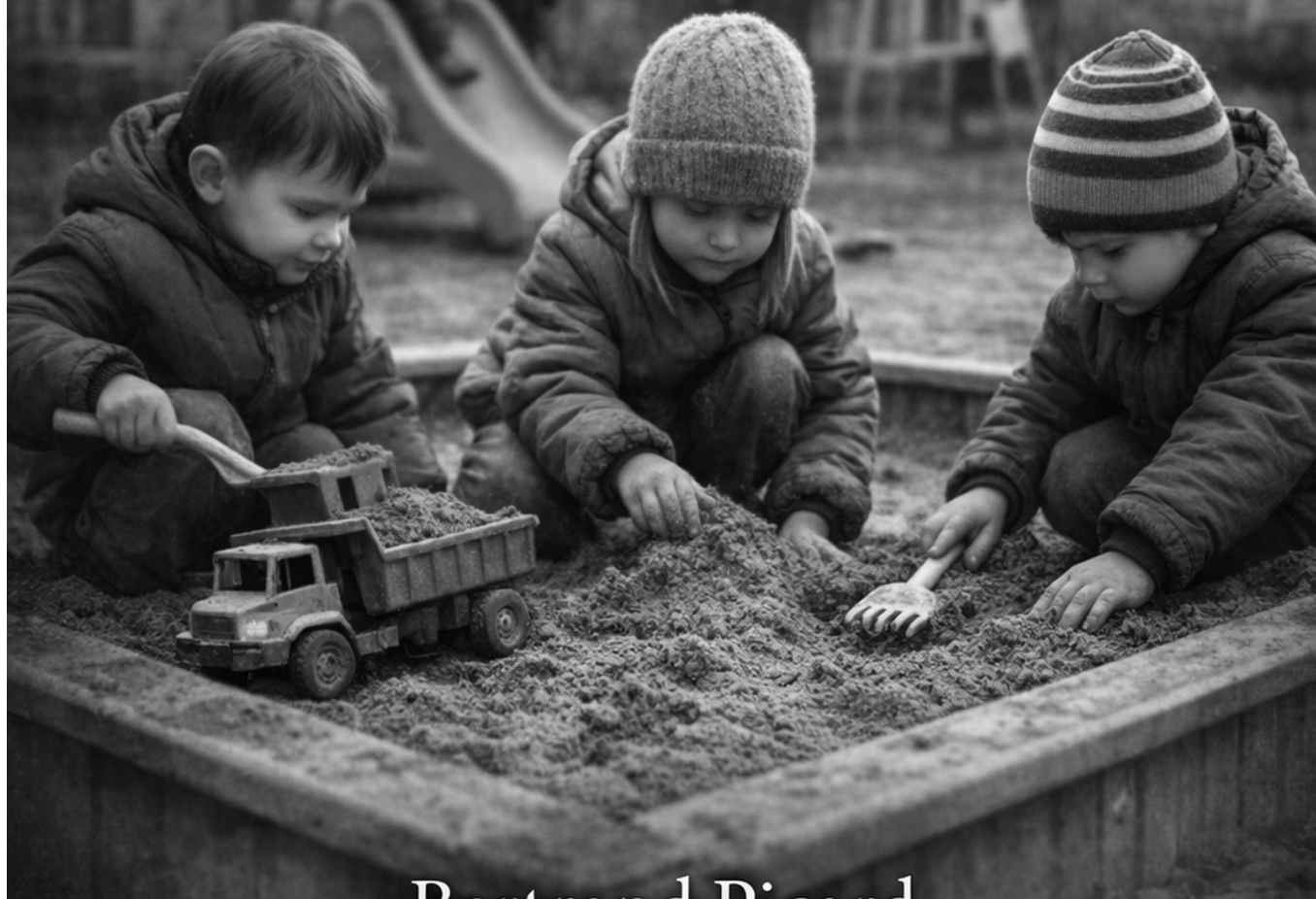


LES DOSSIERS DE LA CRIM'

— TOME 3 —

Deux nouvelles enquêtes
de l'inspecteur Vasseur



Bertrand Picard

Bertrand Picard

Les Dossiers de la Crim' - Tome 3

© Bertrand Picard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0325-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le Silence des façades

Chapitre 1

Madame Pichegru ferma la porte de son modeste pavillon du quartier de Montreval, une ville de la banlieue nord de Paris, où elle vivait depuis quarante-cinq ans. Elle y avait vu passer les saisons, les modes et les gouvernements, sans jamais quitter ce coin tranquille coincé entre la nationale et la quatre-voies. Sa petite maison, une ancienne baraque ouvrière construite vers 1925, au lendemain de la Grande Guerre, avait été assemblée avec des matériaux de récupération. Elle était faite de bric et de broc, avec des murs inégaux et un toit fatigué, mais elle tenait encore debout.

Devant la façade, une glycine ancienne, noueuse, dont les feuilles n'avaient pas encore percé en cette matinée de la mi-mars, s'accrochait au mur comme une vieille compagne fidèle. Dans le jardinet, les pâquerettes, les iris et quelques violettes précoces se plaisaient dans la terre lourde et humide.

Elle ferma la grille rouillée d'un geste machinal, s'assurant qu'elle avait bien claqué, puis partit en trotinant le long de la rue à la chaussée cabossée. La venelle longeait la quatre-voies bruyante qui séparait Montreval de La Courneuve, en Seine-Saint-Denis. Les voitures y défilaient déjà sans relâche, formant un grondement continu qui accompagnait les pas pressés de la vieille femme.

Elle se hâta vers la boulangerie située à l'angle de sa venelle et de la rue des Saules, une artère plus respectable, bordée de pavillons de banlieue ayant pignon sur rue, avec leurs portails peints, leurs haies taillées et leurs boîtes aux lettres plus ou moins alignées.

Chez Monsieur Hamed, elle acheta un croissant et une demi-baguette. Elle échangea quelques mots polis avec le boulanger, glissa les pièces dans son porte-monnaie usé et reprit sa marche rapide, légèrement essoufflée.

Elle passa devant plusieurs villas bourgeoises : celle du docteur, reconnaissable à sa plaque en laiton ternie, celle du garagiste, avec sa cour encombrée de véhicules, et celle du géomètre, toujours impeccablement

entretenu. Un peu plus loin se dressait la demeure de Monsieur Delmas, une maison assez altière, bâtie en pierres meulières, typique de la région.

Elle trônait au milieu d'un parc autrefois soigné, mais aujourd'hui laissé à l'abandon. Les petits arbres d'ornement, les parterres bordés de buis et les allées de gravier avaient été depuis longtemps envahis par les herbes folles, le lierre et les ronces. Malgré cela, l'ensemble conservait un certain charme, empreint de nostalgie.

Madame Pichegru franchit le portail de service. Alors qu'elle extrayait de son sac une énorme clé d'un modèle antédiluvien, elle perçut un jappement inquiet provenant de derrière la porte qu'elle s'apprêtait à ouvrir.

Elle s'arrêta, surprise. Kiki, le chien de la maison, aurait dû, à huit heures du matin, être couché dans son panier, en train de somnoler près du radiateur.

Lorsqu'elle parvint à faire pivoter la porte dans un grincement de métal rouillé, la petite bête se jeta contre ses jambes. Madame Pichegru constata aussitôt que son pelage était tout trempé et qu'il tremblait de froid. Elle se pencha avec difficulté, lui prodigua force caresses et murmura quelques paroles rassurantes.

Inquiète, elle se dirigea vers le perron de la villa en empruntant le petit chemin de gravier envahi par les mousses. Kiki continuait de japper nerveusement, tournant sans cesse la tête vers la porte principale de la maison qui dominait le perron de trois marches.

La femme de ménage sortit son trousseau de clés, en choisit une plus petite que celle du portail et s'apprêta à ouvrir la porte. À sa grande surprise, elle constata que cette dernière n'était pas fermée à clé.

Elle hésita un instant, puis entra.

Elle jeta un regard circulaire sur le vestibule. Tout lui parut normal. Le porte-parapluie en fer forgé de style art déco supportait toujours le vieux manteau du propriétaire, ainsi que son chapeau élimé par le temps. Les chromos et gravures étaient bien accrochés aux murs. Rien ne semblait déplacé.

Modérément rassurée par ce calme étrange, elle lança à la cantonade :

— Monsieur Delmas, je suis arrivée, c'est Huguette. Je vais à la cuisine pour

votre petit déjeuner.

Aucune réponse ne lui parvint, en dehors du jappement persistant de Kiki. Le chien fixait de ses yeux globuleux, où la cataracte laissait un reflet bleuâtre, la porte du salon légèrement entrouverte.

Il pénétra dans la pièce. Madame Pichegru entendit ses griffes trop longues résonner sur le parquet tandis qu'il tournait autour des meubles. Puis il émit un petit jappement plaintif, revint vers elle et se dressa sur ses postérieurs, posant ses pattes sur sa cuisse. Il la regarda intensément, comme s'il cherchait à l'alerter.

Mais la vieille femme, fidèle à ses habitudes, haussa les épaules. Elle prit la porte opposée et entra dans la cuisine.

L'ordre y régnait. Pourtant, son inquiétude grandit en constatant que le repas du soir, qu'elle avait laissé la veille pour son patron, était resté intact. La tasse de potage, l'assiette d'endives recouverte d'une soucoupe, le morceau de baguette et la tranche de fromage étaient exactement à la même place.

Cela l'inquiétait davantage encore : Monsieur Delmas était peut-être malade. Cette pensée s'imposa à elle avec une insistance pénible. Aussi monta-t-elle l'escalier de chêne foncé qui prenait naissance dans le vestibule, un escalier ancien dont les marches légèrement creusées témoignaient de décennies d'usage. À mesure qu'elle montait, son souffle se faisait plus court, moins par l'effort que par l'angoisse sourde qui lui serrait la poitrine. Arrivée sur le palier, elle dut s'arrêter un instant, la main posée sur la rampe, tandis que le chien, toujours aussi inquiet, tournait nerveusement autour de ses jambes en émettant des petits jappements plaintifs.

Elle frappa à la porte de la chambre de son patron en l'appelant d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre assurée.

— Monsieur Delmas... c'est Huguette...

Mais n'obtenant aucune réponse, elle sentit son inquiétude se muer en une appréhension plus grave. Après une courte hésitation, elle se décida à tourner le bouton de porte en faïence blanche, froid sous ses doigts, et pénétra dans la pièce.

Le lit, qu'elle avait soigneusement fait la veille, était impeccablement fermé,

les couvertures tirées au cordeau comme elle en avait l'habitude. Les volets étaient ouverts, laissant entrer une lumière pâle de matin de mars, et rien, absolument rien, ne montrait le moindre signe de désordre. Cette normalité presque trop parfaite lui serra le cœur.

Du coup, l'angoisse monta brutalement. Monsieur Delmas n'avait, à l'évidence, pas couché là. Elle imagina aussitôt un malaise, une chute, l'intervention des pompiers venus l'emporter dans la nuit. Pourtant, lorsqu'elle l'avait quitté la veille vers six heures, il lui avait semblé en forme, un peu fatigué certes, mais rien d'alarmant.

Elle jeta un coup d'œil à la salle de bain attenante : le lavabo était sec, les serviettes soigneusement pliées, la baignoire intacte. Personne ne s'y était lavé depuis son dernier passage. Cette constatation acheva de la troubler.

Prise d'un mauvais pressentiment, elle redescendit rapidement l'escalier, le chien sur les talons, et se précipita à droite dans le salon.

Alors, elle poussa un cri rauque, presque inhumain, et se figea sur place, les yeux agrandis par l'effroi à la vue du spectacle qui s'offrait à elle.

Derrière un large bureau encombré de paperasses, elle vit le corps de Monsieur Delmas affalé sur son fauteuil. Il était appuyé contre le haut dossier de son siège Louis XIII, la tête basculée sur le côté dans une position qui paraissait presque naturelle. Son visage arborait une expression étrangement calme, comme figée dans une dernière pensée, et ses yeux grands ouverts semblaient encore fixer quelque chose vers la fenêtre donnant sur le jardin.

À gauche, sur sa poitrine, à la hauteur du cœur, le manche noir d'un couteau de cuisine était encore enfoncé, transperçant son gilet de laine verte. Une tache de sang, étonnamment modeste, souillait les boucles de laine du vêtement.

Kiki avait posé ses pattes sur la cuisse de son maître et lui léchait la main avec obstination, en émettant de petits gémissements plaintifs. De temps à autre, il se retournait vers Madame Pichegru, comme pour chercher auprès d'elle une explication ou un secours qu'elle était bien incapable de lui offrir.

Les jambes soudain dérobées, Madame Pichegru dut s'asseoir sur l'une des chaises placées opportunément à l'entrée du salon. Le choc était tel qu'elle resta quelques secondes, incapable de bouger ou de parler.

La pièce, par ailleurs, était parfaitement rangée : aucun meuble renversé, aucune trace de lutte, rien qui évoquât une violence récente. Tout semblait curieusement serein dans ce début de matinée silencieuse, et cette tranquillité rendait la scène encore plus insoutenable.

Peu à peu, la femme de ménage reprit son souffle et ses esprits. Elle essuya ses larmes du revers de la main et, en femme familière du malheur, tout en reniflant, se dirigea d'un pas hésitant vers le gros téléphone démodé en bakélite noire que Monsieur Delmas avait tenu à conserver. Il trônait, légèrement de travers, sur une pile de documents.

D'une main tremblante, ses doigts déformés par l'arthrose, elle composa le numéro de la police en faisant pivoter le vieux cadran, qui émit son cliquetis mécanique familier. Lorsqu'elle entendit la voix du préposé, elle dut se racler la gorge pour parvenir à s'exprimer tant sa glotte était crispée par le stress. Elle répondit tant bien que mal aux questions qu'on lui posait, d'une voix hachée, entrecoupée de silences.

En attendant l'arrivée de la police, elle préféra quitter le salon et se réfugier dans la cuisine. Là, elle s'assit à la vieille table rustique, prit Kiki dans ses bras et le serra contre elle. C'est ainsi que les policiers les trouvèrent : serrés l'un contre l'autre, partageant la même expression de tristesse douloureuse et résignée.

— Bonjour Madame, je suis l'inspecteur Marfan du commissariat de Bobigny, dit un petit homme à moustache pour la tirer de son hébétude. Pouvez-vous nous dire où se trouve la victime ?

Madame Pichegru sembla sortir d'un rêve, ou plutôt d'un cauchemar. Elle se leva avec lenteur, regardant l'homme en imperméable mastic, encadré par trois gardiens de la paix en uniforme qui la toisèrent tandis que le chien reprenait ses jappements répétitifs.

— Enfermez-le dans la cuisine, je vous prie, et allons-y, dit l'inspecteur.

— Bien sûr... il n'est pas méchant, mais il est choqué... Il est avec son maître depuis dix-sept ans, alors pensez...

Elle enferma le chien à contrecœur, traversa le vestibule et ouvrit la porte du salon. L'inspecteur, suivi des trois policiers, pénétra dans la pièce. À la vue du manche du couteau sortant du gilet de Monsieur Delmas, il ne put retenir un

léger sifflement.

— Ah bien oui... en effet, l'assassin n'y a pas été de main morte. Dites-moi, comment avez-vous découvert cela, Madame ?

— Madame Pichegru, répondit-elle en se laissant retomber sur une chaise, sentant de nouveau ses forces l'abandonner. Je suis la femme de ménage de Monsieur Delmas...

Et, reprenant son récit depuis le début, elle expliqua, d'une voix de plus en plus tremblante, son arrivée, le chien inquiet, le dîner intact, la chambre vide, jusqu'au moment où, n'y tenant plus, elle éclata soudain en sanglots.

Un quart d'heure plus tard, à quelques kilomètres de là, l'inspecteur principal Émile Vasseur était plongé dans la rédaction d'un procès-verbal lorsqu'un coup de téléphone vint rompre le silence studieux de son bureau. Il leva les yeux, légèrement agacé, et décrocha.

— Brigade criminelle, Vasseur.

À l'autre bout du fil, la voix de Babette, la secrétaire du commissaire principal, se fit entendre, égale à elle-même, enjouée malgré la gravité des nouvelles qu'elle transmettait d'ordinaire.

— Mon bon Émile, tu vas me laisser ton stylo et ton café refroidir. On t'attend à Montreval, en Seine-Saint-Denis. Un notaire, ancien maire du coin, un certain Delmas, s'est fait refroidir hier soir. Apparemment, un coup de couteau en pleine poitrine. C'est le commissariat de Bobigny qui a donné l'alerte.

Vasseur fronça légèrement les sourcils. Un notaire assassiné dans une commune tranquille n'était pas monnaie courante.

— On a des détails ? Une effraction, un mobile apparent ?

— Pas grand-chose pour l'instant. La femme de ménage a découvert le corps ce matin. Pas de désordre signalé. Le parquet est prévenu et devrait se déplacer. Bobigny a sécurisé les lieux, mais c'est clairement pour la Crim'.

— Très bien, répondit Vasseur en se levant déjà. J'y vais.

Il raccrocha, enfila son manteau sombre et passa dans le bureau voisin. Là, l'inspecteur stagiaire Lionel Millet était assis devant un volumineux dossier de

droit administratif qu'il contemplait avec une attention toute relative.

— Lionel, on bouge. Homicide à Montreval. Un notaire, ancien maire. Couteau de cuisine, semble-t-il.

Le jeune homme releva la tête, aussitôt plus alerte.

— Une adresse ?

— Rue des Saules. Le commissariat de Bobigny nous attend sur place. Le parquet aussi, vraisemblablement.

— Parfait, répondit Lionel en refermant son dossier avec un empressement non dissimulé.

Ils descendirent ensemble au garage et prirent la Peugeot de service, une voiture fatiguée, à l'embrayage capricieux, mais encore vaillante. Vasseur mit le contact, enclencha le gyrophare et la sirène, et ils s'engagèrent sur la quatre-voies encore fluide en cette fin de matinée. En une vingtaine de minutes, guidés par le GPS, ils atteignirent Montreval.

Ils se garèrent à proximité d'un portail en fer forgé surmonté d'un panonceau à la dorure passée indiquant l'étude de Maître Delmas. Un peu en retrait, l'inspecteur Marfan les attendait près de l'entrée de service.

— Inspecteur Vasseur, lança-t-il en leur serrant la main. Merci d'être venus rapidement.

La rue était étonnamment calme. Aucun attroupement, aucun voisin curieux. Le quartier semblait figé dans une tranquillité indifférente au drame qui venait de s'y jouer.

Ils franchirent le portail et traversèrent le jardin laissé à l'abandon. Les buissons mal taillés, les ronces et les lierres donnaient à l'endroit un aspect négligé, mais le chant des oiseaux et la lumière agréable du matin adoucissaient l'ensemble.

— Jolie meulière, observa Lionel en levant les yeux vers la façade.

— Quartier tranquille, confirma Marfan. Des maisons bourgeoises, des professions libérales. Rien de particulièrement sensible.

— Les notaires savent choisir leurs demeures, commenta Vasseur. Surtout